La Guerre et l'État. Statuts et histoires d'un micro-texte machiavélien (*Le Prince*, III, 48)

Jean-Louis Fournel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/258>
DOI : 10.4000/rhetorique.258
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-274-5

Référence électronique

Jean-Louis Fournel, « La Guerre et l'État. Statuts et histoires d'un micro-texte machiavélien (*Le Prince*, III, 48) », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 3 | 2014, mis en ligne le 17 juin 2014, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.258>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

La Guerre et l'État. Statuts et histoires d'un micro-texte machiavélien (*Le Prince*, III, 48)

Jean-Louis Fournel

1. Un événement textuel

- 1 À la fin du chapitre III du *Prince* Machiavel rapporte au style indirect un échange entre lui-même et Georges d'Amboise, cardinal de Rouen et principal ministre de Louis XII, le premier de cette lignée des cardinaux-ministres qui a eu son importance dans la pensée de l'État français d'Ancien Régime. Le texte énonce :

Et je parlai de cette matière à Nantes avec Rouen, quand le Valentinois — puisque c'est ainsi qu'était appelé communément César Borgia, fils du pape Alexandre — occupait la Romagne ; en effet, comme le cardinal de Rouen me disait que les Italiens n'entendaient rien à la guerre, je lui répondis, quant à moi, que les Français n'entendaient rien à l'état, car, s'ils s'y entendaient, ils ne laisseraient pas l'Église s'élever à une telle grandeur¹.

- 2 La nature de cette « matière » — dont l'échange qui suit va constituer une sorte de précipité chimique, et qui, comme le rappelait déjà la lettre de dédicace, importe par sa « seule variété » et par sa « gravité » — est précisée dans la phrase précédente :

Le roi Louis a donc perdu la Lombardie parce qu'il n'a observé aucun des points observés par d'autres qui ont pris des provinces et ont voulu les tenir ; et il n'y a là aucun miracle, mais rien que de très ordinaire et raisonnable.

Il s'agit donc de réfléchir sur ce qu'il convient de faire pour les princes « qui ont pris des provinces et ont voulu les tenir ».

- 3 Le passage, si bref soit-il, peut être considéré isolément. Il est envisageable de lui conférer une forme d'autonomie². Dans cette perspective, il constituerait une sorte de micro-texte analysable en tant que tel. D'ailleurs, si on l'ôte du *continuum* de ce long chapitre III (un des trois plus longs de l'ouvrage, avec les chapitres VII et XIX), l'argumentation générale n'en est en rien altérée. Le caractère particulier de ce court

dialogue est aussi confirmé par son statut assez unique dans l'« opuscule³ » machiavélien : c'est le seul discours rapporté que l'on trouve dans l'œuvre. À ce titre — selon ce que l'on peut tenir pour une sorte d'habitude machiavélienne — il fait figure d'événement textuel, en tant qu'il offre une forme de condensation particulière du sens⁴ : en d'autres lieux ces événements passent moins par l'élaboration d'un micro-texte complexe comme celui-ci, que par l'invention d'hapax lexicaux qui sont curieusement laissés de côté aussi vite qu'ils ont été conçus, tels le « *principe civile* — prince civil » du chapitre IX, la « *verità effettuale* — vérité effective » du chapitre XV ou « *l'arte dello stato* — le métier de l'état » (à la fin de la célèbre lettre à Francesco Vettori du 10 décembre 1513⁵).

- 4 L'échange avec le cardinal de Rouen relève potentiellement de formes textuelles plus variées et moins univoques qu'il n'y paraît à première vue. Nous avons affaire en première analyse à un extrait de compte rendu de mission diplomatique (j'y reviendrai bientôt) et la question majeure semble donc de déterminer de quel type de médiation entre oralité et écriture relève cet échange⁶ et dans quelle forme de fonctionnalité « professionnelle » il s'inscrit. Mais le laconisme du dialogue renvoie aussi à une autre tradition, plus littéraire ou plus philosophique, de l'anecdote, de l'apologue, du trait d'esprit, de l'apophtegme, voire de la petite nouvelle. On peut penser par exemple à la tradition de la « *facezia* » bien présente dans la culture humaniste en général et dans la culture toscane en particulier au XV^e siècle, comme le montre le volume de *Facéties* de Poggio Bracciolini, l'ancien premier chancelier de la république⁷. En outre, la mise en scène de l'auteur lui-même comme un des deux acteurs de la scène — fait rare chez Machiavel dans ses œuvres majeures, en dehors de sa correspondance évidemment — confère aussi, pour partie, au passage un statut original, mélange de bref exercice d'autobiographie, de souvenir professionnel et de bon mot nourri d'une autosatisfaction à peine dissimulée. Il va sans dire qu'il ne s'agit évidemment pas pour moi de choisir entre ces composantes différentes et encore moins de les hiérarchiser mais simplement de comprendre ce que leur mélange, voire leur confusion, induit dans l'analyse de la charge sémantique du passage et de ses effets.

2. *Brevitas* et écriture diplomatique

- 5 Reprenons donc la question à partir du court discours de la méthode que Machiavel introduit dans la lettre de dédicace du *Prince*. Il y souligne que le précieux savoir qu'il va transmettre dans les pages qui suivent a été acquis grâce à « la connaissance des actions des hommes grands, apprise [...] avec une longue expérience des choses modernes et une continuelle lecture des antiques⁸ ». En d'autres termes, Machiavel entend appuyer la légitimité de son analyse sur l'étude des actions des principaux acteurs de l'histoire passée et présente en croisant constamment des sources de nature textuelles (la « continuelle lecture des choses antiques ») et une pratique politique directe (la « longue expérience des choses modernes »). La longue durée de la lecture des Anciens et l'engagement dans l'action politique (dans la même lettre à Vettori citée plus haut il évoquera ces « quinze années passées dans le métier de l'état ») nourrissent le temps court de la lecture potentielle de l'opuscule : il s'agit en effet pour Machiavel de « donner la faculté de pouvoir, en un temps très bref, comprendre tout ce que, [lui]-même, en tant d'années et au prix de tant de désagréments et de périls, [a] connu et compris ». D'emblée, l'auteur met ainsi en place une articulation de temporalités

distinctes dans laquelle la durée infinie de l'expérience polymorphe du destinataire construit la brièveté circonscrite de l'expérience de lecture — à venir — du destinataire sans pour autant en amoindrir la charge sémantique. Le texte, par le biais de sa clôture matérielle, permet de contrôler un temps politique qui se déploie au contraire sans aucune limitation possible dans la vie politique non textuelle (la rédaction du texte étant d'ailleurs, dans le cadre d'une écriture militante comme celle de Machiavel, partie prenante de cette même vie politique). Cette expérience formelle peut ainsi contribuer à faire émerger une tendance à la réduction, à la condensation, à la cristallisation, telle qu'elle s'exprime avec une efficacité singulière dans le dialogue rapporté avec le cardinal de Rouen.

- 6 Mais quelle était en l'occurrence la « matière » initiale qui induit la mobilisation de ce mini dialogue à la fin du grand chapitre sur Louis XII ? Cette « matière », si elle peut renvoyer pour nous, exactement cinq siècles plus tard⁹, à l'histoire — aux yeux de certains bien poussièreuse — de la diplomatie et des relations internationales, relevait au moment où l'auteur écrit de l'histoire du temps présent. Machiavel entre comme secrétaire à la chancellerie florentine en juin 1498 et, assez vite, il est versé à cette section de l'organisme central qui est chargée du suivi de la politique extérieure, dirigée à Florence par le « Conseil des Dix ». Son rôle de secrétaire est double : d'une part, il travaille à partir de la chancellerie florentine pour transmettre ordres et instructions aux envoyés et aux fonctionnaires de la république qui sont en mission ou en poste, dans et hors de l'État florentin ; d'autre part, il peut lui-même partir pour des missions diplomatiques, proches (Piombino, Forlì, la cour de César Borgia en Romagne, la curie romaine) ou plus lointaines (la France, par trois fois, la Suisse et le Tyrol, pour aller à la cour de l'Empereur Maximilien¹⁰). À chaque fois qu'il est hors de la cité son devoir est d'écrire le plus souvent possible au conseil des Dix et à la Seigneurie pour fournir à ses supérieurs toutes les informations qui sont susceptibles d'éclairer les délibérations et décisions. Dans ce cadre, il est capital de transmettre de façon immédiate et précise les données qu'il a en sa possession et qu'il a recueillies au fil des conversations avec ses interlocuteurs des cours et des gouvernements¹¹. C'est là l'origine de ces dialogues rapportés au style direct ou au style indirect qui foisonnent dans la riche correspondance des *Legazioni*. Rapporter les mots exacts des acteurs c'est contribuer à comprendre ce qu'ils ont en tête et ce qu'ils seront amenés à décider. Comme le rappelle Francesco Senatore¹², on nomme les discours au style direct « *le formali parole* » : le respect de la « forme » dans la transmission constitue la garantie d'une effectivité de la parole et est constitutive d'une forme de *fides notariale*¹³. L'alternance des styles directs et indirects relève donc bien évidemment d'un choix rhétorique de l'envoyé. Il ne permet pas seulement de varier les caractéristiques de la narration : il engage le statut des mots rapportés. Le style indirect introduit un filtre potentiel entre les mots recueillis et ceux que l'envoyé transmet ; il nuance l'apparente immédiateté de l'information transcrite au style direct et relève d'une intervention autonome du scripteur, et ce d'autant plus que, notamment en dehors de la péninsule, une complexité plus grande est introduite par le caractère plurilingue des échanges, sans qu'il y soit fait systématiquement allusion dans les lettres et compte rendus¹⁴. On ajoutera d'ailleurs que, selon les règles de la chancellerie, le secrétaire d'ambassade n'a pas pour fonction de donner des « avis » (« *pareri* ») mais uniquement de transmettre des informations (« *avvisi*¹⁵ »). Biagio Buonaccorsi, collègue et ami de Machiavel, le rappelle à l'ordre sur ce point car Machiavel a tendance régulièrement à outrepasser son rôle¹⁶. Pourtant, de façon paradoxale et pour partie contradictoire, il arrive aussi

que ses supérieurs demandent très explicitement à leur envoyé de fournir des fragments d'analyse... et même que celui-ci revendique une légitimité à bousculer la hiérarchisation de la communication entre la périphérie et le centre¹⁷. Tout se passe donc comme s'il existait une forme d'incertitude, dans l'accomplissement et le périmètre de cette fonction prise entre recueil de données et analyse des informations. Et cette instabilité est en outre redoublée du fait de l'articulation entre traces orales de la mission et mise en récit écrit (de peu ou de beaucoup) postérieure, que ce soit pour l'information à court terme ou pour la stratification archivistique d'un savoir et d'une banque de données utiles au gouvernement¹⁸. À cet égard, et il faudra y revenir, la spécificité de la rédaction d'un texte autonome comme le *Prince* par rapport aux écrits fonctionnels de chancellerie est que l'auteur, y étant tout à fait libre de ses choix rhétoriques, peut jouer de cette instabilité au service d'un dessein politique qui lui est propre (et qui a également, dans un second temps, des implications d'ordre cognitif, voire esthétique) : il n'existe dès lors pas de frontières nettes entre les logiques respectives de la politique, de l'histoire et de la littérature.

3. Les différents compte rendus possibles d'une rencontre à Nantes

- 7 Deux ans à peine après avoir été recruté Machiavel est donc envoyé toutes affaires cessantes¹⁹ à la cour de France à la fin du mois de juillet 1500²⁰ : le jeune secrétaire de chancellerie (il a alors trente-trois ans) se voit ainsi confier une mission importante, même s'il n'est pas ambassadeur *stricto sensu* (il ne saurait prétendre à une telle fonction vu sa naissance). Il lui faudra se plaindre auprès du roi de l'attitude des troupes françaises devant Pise (elles n'ont pas fait preuve d'un très grand enthousiasme au combat...) et il lui faudra aussi le convaincre d'aider Florence à reprendre cette ville, révoltée depuis 1494, conformément à ses engagements. Et tout cela sans qu'il n'en coûte trop à la vieille république marchande. Machiavel passe alors plusieurs mois à la cour de France, encore itinérante à cette époque, suivant le roi et ses principaux conseillers et ministres partout où ils séjournent. À ce titre, il se trouve de fait quelques temps à Nantes avec la cour entre la fin du mois d'octobre et le début du mois de novembre 1500 : comme on l'a vu, c'est là qu'est censée avoir eu lieu la conversation avec le cardinal de Rouen (le nom de la cité est explicitement évoqué dans le dialogue rapporté). Nous avons d'ailleurs dans sa correspondance de chancellerie²¹ trois lettres envoyées de Nantes à la chancellerie — datées du 25 octobre et du 4 novembre 1500. Mais, et la chose vaut d'être remarquée, aucune de ces trois lettres ne contient trace de l'échange avec le cardinal tel qu'il est rapporté dans le *Prince*. Bien sûr, on ne saurait écarter l'hypothèse d'une lettre perdue ou détruite et il ne faut pas tirer de conclusion hâtive de cette apparente lacune, d'autant que le recueil de la correspondance d'ambassade contient de nombreux exemples de missives envoyées dont on a pu dûment démontrer la perte. On pourrait, symétriquement, envisager également que le dialogue rapporté soit né de la seule imagination de Machiavel, mais c'est selon moi peu crédible étant donné les pratiques d'écriture de Machiavel, toujours nourries de son expérience personnelle (que ce soit une expérience de lecture ou une expérience de gouvernement). Pour être clair, il me semble très probable qu'ait bien eu lieu entre les deux hommes une conversation dans laquelle se seraient échangés des arguments recoupant en substance ce que nous dit le dialogue rapporté de la fin du chapitre III du

Prince, mais pas dans les mêmes termes et pas avec les mêmes choix rhétoriques. Je propose donc de considérer que cette matière a été mise en forme de deux façons différentes dans ces deux expériences d'écriture différentes que sont les lettres de chancellerie et la rédaction du *Prince*.

- 8 Il faut prendre au sérieux — même si mon hypothèse ne peut être confortée hélas par aucune preuve matérielle... — le fait que tout se passe comme si Machiavel conservait comme matière pour son opuscule cet apophtegme dialogué car il n'aurait pas vraiment sa place dans la correspondance de chancellerie. L'énoncé qu'il présente s'avère trop rhétoriquement travaillé, dans son balancement efficace et sa symétrie parfaite, pour des missives qui ne visent qu'à l'efficacité et qui doivent d'abord transmettre des informations précises et concrètes. On se retrouve dans une logique presque conceptuelle, ce qui n'est d'ailleurs pas si fréquent que cela chez Machiavel. Dans les innombrables évocations du cardinal de Rouen que Machiavel transcrit dans ses lettres de légation on ne trouve de fait à ma connaissance aucun autre duel verbal de cet ordre ; d'ordinaire, les échanges relèvent de la confrontation d'arguments suivant les codes de la diplomatie, entre gens de bonne compagnie, même si cela n'exclut pas du tout une certaine franchise à l'occasion. Quand il advient en revanche, et ce n'est pas rare dans la bouche de personnages comme Louis XII ou César Borgia, que ces codes soient bousculés, parfois même avec une certaine brutalité, il s'agit à chaque fois d'une saillie souveraine et univoque de celui qui, de par sa position, s'autorise à malmenier son interlocuteur florentin²² (Machiavel les enregistre d'ailleurs comme telles et les transmet soigneusement car ces débordements sont significatifs de l'état d'esprit de son puissant interlocuteur).

4. *Lo « stato »* comme étendard

- 9 Le cas du dialogue rapporté qui nous occupe est d'une nature tout à fait différente et c'est d'ailleurs ce qui a contribué à la célébrité d'un passage qui a été infiniment commenté. Machiavel, en fin observateur des mœurs politiques et militaires de son temps, pose implicitement dans ce dialogue une question cruciale qui aurait difficilement eu sa place sous cette forme dans une lettre de chancellerie envoyé à ses supérieurs par un simple secrétaire : quelle est la nature du lien qui existe entre la « guerre » et cette réalité encore mal cernée, difficile à définir dans toutes les langues du XVI^e siècle, que représente l'État (ou l'« état », si on ne veut pas — pas encore — lui adjoindre la majuscule qui deviendra de rigueur plus tard²³) ? Pour répondre à la question, Machiavel met en œuvre une fois de plus ce qui constitue probablement un de ses partis pris méthodologiques majeurs, en ayant recours à ce comparatisme spatio-temporel, marque de son humanisme critique (ajoutant à la référence aux Anciens la réflexion sur les formes politiques contemporaines qui prévalent en d'autres territoires) : le cas français permet de lire le cas italien et vice versa et, surtout, la composition des deux cas permet de nourrir une réflexion qui relève indissociablement de l'histoire du temps présent et de la proposition politique actuelle. Il est assez peu probable que le cardinal de Rouen parle à Machiavel en toscan, d'autant qu'ils se trouvent à la cour française, mais le fait qu'ils n'utilisent pas le même idiome est, en l'occurrence, secondaire : même s'ils avaient recours à la même langue et aux mêmes mots, les deux interlocuteurs ne leur donneraient pas la même signification. Dans le passage qui nous importe, l'allusion temporelle à César Borgia (« quand le Valentinois

— puisque c'est ainsi qu'était appelé communément César Borgia, fils du pape Alexandre — occupait la Romagne ») vaut peut-être comme cheville par rapport à ce qui va suivre (au chapitre VII notamment) mais elle sert surtout, comme contextualisation de la réflexion : Machiavel n'écrit pas ce chapitre du *Prince* au moment où se déroule la conversation : longtemps après les faits évoqués, on a besoin de ce rappel pour comprendre la conjoncture dans laquelle a eu lieu cet échange. Quant à la causalité finale (« car, s'ils s'y entendaient, ils ne laisseraient pas l'Église s'élever à une telle grandeur »), elle n'est là que pour illustrer rapidement ce qui vient d'être affirmé de façon trop abstraite. Les deux précisions circonstanciées (la première temporelle, la seconde causale) ont leur importance pour faire saisir au lecteur que Machiavel ne parle jamais à partir d'une analyse purement abstraite et que son propos part de l'histoire contemporaine et y retourne toujours. Mais les deux remarques qui enserrent le cœur du passage restent subordonnées à ce pivot du micro-texte : c'est là que le duel verbal prend tout son sens.

- 10 Machiavel joue pour ce pivot sur une structure syntaxique très simple répétée à l'identique avec le même verbe en pivot (« *intendere* », dans le sens d'entendre, de comprendre) et une simple modification du sujet (dans un cas « les Italiens », dans l'autre « les Français ») et de l'objet (dans un cas « la guerre », dans l'autre « l'État »). L'enjeu est lourd puisqu'il s'agit bien de poser une réponse acceptable à un constat indéniable à savoir la faillite des armes italiennes face aux armées d'outre-monts depuis le début des guerres d'Italie en 1494²⁴. En outre, cette construction binaire conduit à poser une équivalence parfaite entre les deux interlocuteurs. Qui plus est, chronologiquement, le déroulement de la phrase laisse *le dernier mot* au Secrétaire florentin, ce qui, évidemment, n'aurait pu être le cas dans la réalité.
- 11 L'invention exceptionnelle de Machiavel, portée par cette structure rhétorique très charpentée — voire contraignante — de la phrase (ce qui plaide d'ailleurs pour une création *a posteriori* et non pour une production issue des temps contraints de l'écriture diplomatique durant une mission) tient dans la concentration de l'attention sur un seul substantif, un substantif sur lequel est de ce fait cristallisé l'ensemble de la charge sémantique du passage et qui, contrairement à ce que semblait annoncer une structure syntaxique plutôt fermée, ouvre le champ des possibles sémantiques : « *lo stato* », l'État ou l'état — un mot dont le sens ne va pas de soi. Ce mot qui est au cœur du discours machiavélien devient du même coup une sorte d'étendard, de revanche revendiquée haut et fort d'une forme de pensée italienne de la politique et de la guerre. Mais l'expression frondeuse et provocatrice — exagérément frondeuse de la part d'un petit secrétaire d'ambassade face à un des plus puissants hommes d'Église de la chrétienté et au premier des ministres de la monarchie française — concentre surtout en elle-même la spécificité d'une réflexion qui choisit de lier indissolublement la politique et la guerre, en refusant d'abandonner cette dernière aux seuls militaires. La question militaire est essentielle, première, cruciale certes mais elle l'est à condition d'en faire le cœur de la politique et donc de ne pas la limiter à elle-même. Bref, pour être clair, et pour reprendre de façon schématique ce que nous avons entrepris de montrer plus précisément avec Jean-Claude Zancarini en d'autres lieux²⁵, Machiavel reproche aux Français de savoir faire la guerre guerroyée mais de ne pas saisir dans toutes leurs implications les effets de cette guerre : ce n'est qu'en pensant l'état, comme force matérielle, comme réalité territoriale et humaine qui sert avant tout à faire la guerre, que l'on peut comprendre ce que sont les buts de guerre, les équilibres géopolitiques

qui les conditionnent, les rapports de force qui font l'histoire et le primat de la stratégie sur la tactique. Au vu de sa place de conclusion dans un long chapitre entièrement consacré à la politique de conquête, on peut d'ailleurs être fondé à considérer, avec Romain Descendre, que, dans le passage qui nous occupe, ce contenu strictement géopolitique évoqué ci-dessus l'emporte sur les autres et que le mot de « *stato* » acquiert dans ce cas un sens plus précis et moins polymorphe qu'en d'autres lieux machiavéliens²⁶.

- 12 Le micro-texte que constitue le dialogue rapporté entre Machiavel et l'un des grands de son monde a ainsi produit son effet en conférant une *auctoritas* au Secrétaire florentin et en affirmant l'unicité et la supériorité d'une autre pensée de la guerre (comme déploiement d'une politique de conquête fondée sur l'analyse des rapports de force). Machiavel ne déclarait-il pas d'ailleurs que, se considérant incapable de « raisonner de l'art de la soie et de l'art de la laine, des profits et des pertes — *ragionare né dell'arte della seta e dell'arte della lana, né de' guadagni né delle perdite* — », il lui revenait de « *ragionare dello stato*²⁷ » ? Et il se savait capable de « parler de l'état » mieux que d'autres. C'est aussi cela qu'affirme en 1513, plus de dix ans après la rencontre advenue à Nantes, la réécriture efficace de la joute verbale avec le cardinal français dans le *Prince*.

NOTES

1. N. Machiavel, *Le Prince / De principatibus*, traduction, introduction et commentaire de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, PUF, 2000, p. 60-63 (chapitre III, § 48 — traduction rééditée dans une version revue et modifiée, Paris, PUF, Quadrige, 2014) : « *E di questa materia parlai a Nantes con Roano, quando il Valentino, che così era chiamato popularmente Cesare Borgia, figliuolo di papa Alessandro, occupava la Romagna; perché, dicendomi el cardinale di Roano che li Italiani non si intendevano della guerra, io li risposi che e' Franzesi non si intendevano dello stato; perché, se se n'intendessino, non lascerebbono venire la Chiesa in tanta grandezza* ». La traduction est celle de l'édition que j'ai procurée avec Jean-Claude Zancarini (première édition Paris, PUF, 2000), p. 60-63 pour le passage et sa traduction en regard ; récemment rééditée dans une version revue et modifiée, Paris, PUF, Quadrige, 2014.

2. Il va sans dire que ce choix n'est pas exclusif et qu'il est tout aussi légitime d'analyser ce dialogue rapporté laconique comme une des composantes du chapitre III du *Prince*.

3. On sait qu'« opusculum » est le mot que Machiavel emploie pour qualifier son livre dans la première lettre dans laquelle il y est fait allusion (lettre à Francesco Vettori du 10 décembre 1513, publiée en annexe de notre édition du *Prince*, *op. cit.*, p. 526-535). D'ores et déjà la brièveté est donc posée comme une caractéristique du dispositif d'écriture.

4. On remarquera que les cas des propos prêtés à Philopœmen — au chapitre XIV — ou de ceux qui sont placés dans la bouche d'un conseiller de l'empereur Maximilien, le Père Luca — au chapitre XXIII — sont différents car ils relèvent plutôt de citations classiques, dans des monologues directs (Philopœmen) ou indirects (le Père Luca).

5. Sur ces hapax machiavéliens voir notre commentaire dans notre édition du *Prince* ainsi que J.-L. Fournel, « La vérité effective de la chose : dynamiques de la vérité », dans O. Guerrier éd., *La Vérité*, Saint-Étienne, P.U. de Saint-Étienne, 2013, p. 29-42.

6. Sur cette question je me permets de renvoyer pour de plus amples développements à mon étude intitulée « Orality in machiavellian prose », en cours de publication dans B. Richardson éd., *Voice and Writing in Early Modern Italian Politics, Religion, and Society*, Londres, Ashgate, 2015.
7. Sur la « facezia » et son histoire voir A. Fontes, « Pouvoir(s) de rire, Pouvoir(s) du rire. Théorie et pratique des facéties aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles : des facéties humanistes aux trois recueils de Lodovico Domenichi », dans *Réécritures III. Commentaires, parodies, variations dans la littérature italienne de la Renaissance*, Paris, Université de la Sorbonne nouvelle, 1987, p. 9-100 et A. Bisanti, *Tradizioni retoriche e letterarie nelle Facezie di Poggio Bracciolini*, Cosenza, Falco editore, 2010.
8. *Le Prince*, op. cit., p. 40-41.
9. On sait que le *Prince* fut probablement rédigé, pour l'essentiel, entre l'été 1513 et le printemps 1514.
10. Les lettres de chancellerie de Machiavel sont désormais, pour partie, disponibles dans les sept beaux volumes qui leur sont consacrées, préparés par Jean-Jacques Marchand et une équipe de collaborateurs, au sein de la récente édition nationale de N. Machiavelli, *Opere, Legazioni, Commissarie e Scritti di governo*, Roma, Salerno editore, 2002 et sq. (édition désormais indiquée dans la présente étude comme LCSG suivi du numéro du volume). Sur la typologie de l'écriture de chancellerie voir J.-L. Fournel, « Temps de l'écriture et Temps de l'Histoire dans les écrits de gouvernement de Machiavel », dans J.-J. Marchand éd., *Machiavelli senza i Medici. Scrittura del potere / Potere della scrittura*, Roma, Salerno, 2006, p. 75-95.
11. Voir S. Andretta, S. Péquignot, M.-K. Schaub, J.-C. Waquet et C. Windler dir., *Paroles de négociateurs. L'entretien dans la pratique diplomatique de la fin du Moyen Âge à la fin du ^{xix}^e siècle*, collection de l'École Française de Rome 433, Rome, École Française de Rome, 2010.
12. F. Senatore, « 'Parole/effecti' : le langage de la médiation politique dans les sources documentaires de la Renaissance italienne », dans M.-M. Fontaine et J.-L. Fournel éd., *Langues et langages de la guerre à la Renaissance*, Genève, Droz, en cours de publication. Voir aussi sur ce point comme exemple la lettre de Machiavel du 11 octobre 1500 (LCSG, op. cit., vol. 1, p. 489).
13. On remarquera d'ailleurs que jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle la formation requise pour le travail de chancellerie est celle de notaire (la plupart des fonctionnaires ont une formation de type juridique). Durant le « moment machiavélien » ce sont en revanche les humanistes ayant une formation de lettrés qui prennent le dessus et occupent une partie de ces places. Sur ces questions, voir R. Black, « Machiavelli, servant of the Florentine republic », dans G. Bock, Q. Skinner et M. Viroli éd., *Machiavellism and republicanism*, Cambridge, Cambridge U.P., 1990, p. 71-100.
14. Machiavel n'introduit que de façon exceptionnelle des mots en français voire même des mots en latin — pourtant constitutif des langages de chancellerie — dans ces compte rendus de conversations à la cour de France alors qu'on peut supposer qu'évidemment les échanges n'avaient pas tous lieu en toscan ! Sur ces questions du plurilinguisme diplomatique voir les remarques de F. Senatore, « 'Parole/effecti' », op. cit.
15. La question des *avvisi* est d'une grande importance dans la culture d'ambassade, et dans l'écriture qui lui correspond, en constant développement depuis le milieu du ^{xv}^e siècle. Sur ce point voir J. Petitjean, « Mots et pratiques de l'information. Ce que *aviser* veut dire (^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles) », dans *Mélanges de l'École française de Rome, Italie-Méditerranée*, 122/1, 2010, p. 107-121, ainsi que la thèse du même auteur (Université Paris I, sous la direction de Wolfgang Kaiser).
16. Voir les lettres de ses amis Niccolò Valori et Biagio Buonaccorsi durant la *legazione* auprès de Cesare Borgia à l'automne 1502 — *Lettere*, dans N. Machiavel, *Opere*, vol. II, C. Vivanti éd., Torino, Einaudi, 1999, p. 60, 62 — que l'on comparera avec les lettres officielles envoyées par la Signoria et les Dix à Machiavel durant la même période dans LCSG, op. cit., vol. 2.
17. LCSG., op. cit., vol. 2, p. 454 : « noi senza rispetto e largamente scriviamo come ci pare vedere e intendere le cose di qua. E se alcuna cosa è detta temerariamente, è che noi vogliamo più tosto, scrivendo e errando, offendere voi, che non scrivendo e errando, mancare alla città ». Nous traduisons : « nous

écrivons sans égard et en nous étendant sur tout ce qu'il nous semble comprendre et voir des choses ici. Et si quelque chose est dite de façon téméraire, c'est que nous préférons, en écrivant et en nous trompant, vous heurter plutôt que manquer à nos devoirs envers la cité, en n'écrivant pas et en nous trompant » Voir aussi dans le même sens ce que Machiavel écrit lors de la légation auprès de Borgia à la fin de l'année 1502 (LCSG, *op. cit.*, vol. 2, p. 436, 465 et 466) : « *io presentuosamente ne ho scritto la opinione mia [...] perché se io non avessi detto come io la 'ntendevo, rispetto allo avere pratico la natura di questo Signore, mi parrebbe non avere fatto lo officio mio* ». Nous traduisons : « J'en ai écrit d'emblée mon opinion [...] car si je ne l'avais pas dit comme je l'entendais, étant donné que je connais la nature de ce Seigneur, j'aurais eu l'impression de ne pas avoir fait mon devoir. »

18. Voir, sur ce point, I. Lazzarini, « L'écriture pragmatique », *CEHT (Cahiers électroniques d'histoire textuelle)*, 5, Paris, LAMOP, 2012 ; *id.*, « Le pouvoir de l'écriture. Les chancelleries urbaines et la formation des États territoriaux en Italie (XIV^e-XV^e siècles) », dans *Histoire urbaine*, 2012/35, *Les mots de l'identité urbaine à la fin du Moyen Âge*, p. 31-50 ; F. Senatore, *Uno mundo de carta. Forme e strutture della diplomazia sforzesca*, Napoli, Liguori, 1998.

19. Dans la première phrase du texte de ses instructions il est écrit « *Andrete con omni prestezza possibile a voi, etiam cavalcando in poste per quanto vi supporteranno le forze, a Lione o dove intendessi trovarsi la Maestà del Re Cristianissimo [...]* ». Nous traduisons : « Vous vous rendrez le plus vite possible, en courant la poste autant que vos forces vous le permettront, à Lyon, ou bien dans le lieu où l'on vous dira que se trouve Sa Majesté le Roi Très Chrétien ». La première lettre datée de Lyon est du 28 juillet.

20. Machiavel effectua trois missions en France (la première de juillet à décembre 1500, la deuxième de janvier à mars 1504, la troisième de juin à septembre 1510). Voir LCSG, *op. cit.*, vol. 1, p. 388-533 ; vol. 3, p. 482-92 ; vol. 6, p. 412-551.

21. Voir LCSG, *op. cit.*, vol. 1, p. 500-508, lettres 293, 294 et 295.

22. Voir par exemple LCSG, *op. cit.*, vol. 1, p. 412-413, la longue lettre du 7 août 1500 (quelques temps avant le départ pour Nantes justement). Voir aussi N. Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, C. Vivanti éd., dans *Opere*, vol. II, *op. cit.*, p. 1257 (Louis XII déclare à l'envoyé florentin le 18 juillet 1510, dix ans après la première mission en France : « je veux savoir qui est mon ami ou mon ennemi — *voglio sapere chi è mio amico o mio inimico* »). On trouve aussi de nombreuses citations de César Borgia où ce dernier bouscule le secrétaire florentin (LCSG, *op. cit.*, vol. 2).

23. C'est ce que Jean-Claude Zancarini et moi-même avons proposé comme choix de traduction pour « *stato* » dans notre édition française du *Prince*, *op. cit.*, afin de respecter la complexe polysémie du terme et d'éviter toute lecture excessivement téléologique et conceptuelle.

24. C'est ce même constat qui sera présent dans tous les textes de l'auteur et qui donnera lieu à la très célèbre clôture de l'Art de la guerre : « *Credevano i nostri principi italiani, prima ch'egli assaggiassero i colpi delle oltramontane guerre, che a uno principe bastasse sapere negli scrittoi pensare una acuta risposta, scrivere una bella lettera, mostrare ne' detti e nelle parole arguzia e prontezza, sapere tessere una fraude, ornarsi di gemme e d'oro, dormire e mangiare con maggiore splendore che gli altri, tenere assai lascivie intorno, governarsi co' sudditi avaramente e superbamente, marcirsi nello ozio, dare i gradi della milizia per grazia, disprezzare se alcuno avesse loro dimostro alcuna lodevole via, volere che le parole loro fussero responsi di oraculi ; né si accorgevano i meschini che si preparavano ad essere preda di qualunque gli assaltava* ». Nous traduisons : « Nos princes italiens croyaient, avant d'avoir goûté les coups des guerres d'outre-monts, qu'il suffisait de savoir penser au sein de leurs cabinets une réponse acérée, écrire une belle lettre, manifester acuité et promptitude dans leurs bons mots et dans leurs discours, de savoir ourdir une tromperie, se parer de bijoux et d'or, dormir et manger avec plus de splendeur que les autres, se vautrer dans la lascivité, gouverner les sujets avec avarice et superbe, pourrir dans l'oisiveté, conférer les grades dans l'armée par la faveur, mépriser quiconque leur avait montré un chemin louable, vouloir que leurs mots fussent les

réponses des oracles ; et ils ne se rendaient pas compte, les malheureux, qu'ils se préparaient à être les proies de quiconque les assaillirait. »

25. Je renvoie, pour de plus amples développements, à l'introduction de notre récente réédition française revue et corrigée du *Prince*, *op. cit.* Voir aussi J.-L. Fournel « Ritorno su una vecchia questione : la traduzione della parola 'stato' nel *Principe* di Machiavelli », *Chroniques italiennes*, Série Web, 13, 2008.

26. Romain Descendre, dans la même perspective que celle que nous avons proposée, a repris et développé cette question dans son étude « Le '*cose di stato*' : sémantique de l'État et relations internationales chez Machiavel », *Il Pensiero politico*, XLI, 1, 2008, p. 3-18 ainsi que dans l'entrée « *Stato* » qu'il a rédigée pour *L'Enciclopedia machiavelliana*, Roma, Treccani, Edizione dell'enciclopedia italiana, 2014. Voir enfin pour l'héritage de la question à la fin du XVI^e siècle l'introduction de R. Descendre à son édition française commentée de la *Raison d'État* de G. Botero, Paris, Gallimard, 2014.

27. Lettre à Francesco Vettori du 9 avril 1513, dans *Opere*, Vivanti éd., *op. cit.*, p. 241.

AUTEUR

JEAN-LOUIS FOURNEL

Université Paris 8 — UMR 5206 Triangle